

Laval théologique et philosophique



Xavier LÉON-DUFOUR, s.j., *Dictionnaire du Nouveau Testament*, coll. Parole de Dieu, (21 X 15 cm), Paris, Éd. du Seuil, 1975, 514 p.

Paul-Émile Langevin

Volume 32, numéro 3, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020556ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020556ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1976). Compte rendu de [Xavier LÉON-DUFOUR, s.j., *Dictionnaire du Nouveau Testament*, coll. Parole de Dieu, (21 X 15 cm), Paris, Éd. du Seuil, 1975, 514 p.] *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 323–324.
<https://doi.org/10.7202/1020556ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

of my gradual realization over the years that, at the present, aesthetic objectivism is being challenged from every direction and thus is on the defensive; and that the precious heritage and the admirable wisdom of the aesthetic objectivists of the past, especially those in the Middle Ages, are virtually forgotten » (p. VII). Que celui des « esthéticiens » médiévaux dont s'inspire le plus volontiers M. Kovach soit Thomas d'Aquin, une lecture attentive de l'ouvrage le prouve, et un relevé de la fréquence des auteurs cités le confirme. L'œuvre de M. Kovach s'inscrit ainsi dans la tradition néothomiste de l'esthétique, avec celles, entre autres, de Jacques Maritain et d'Étienne Gilson. Mais l'influence de Thomas d'Aquin ne se fait pas sentir que dans le contenu du volume : elle en imprègne aussi le mode de présentation et la méthode ; par exemple une grande attention est accordée à l'énumération rationnelle des doctrines adverses et à leur réfutation, le procédé de la division est manipulé dans la plus pure tradition scolastique et l'argumentation se déploie dans une forme syllogistique rigoureuse qu'il est peu fréquent de rencontrer de nos jours. Mais dans une œuvre qui accorde une si grande attention aux doctrines adverses et dont l'érudition est manifeste, il est quelque peu surprenant de constater l'absence d'esthéticiens de renom comme Mikel Dufrenne, Umberto Eco, Roman Ingarden ou Étienne Souriau, pour n'en mentionner que quelques-uns ; l'on pourrait évidemment riposter qu'il est toujours possible de relever quelques lacunes bibliographiques dans un ouvrage qui ne prétend pas à l'exhaustivité sur ce plan, mais il n'en resterait pas moins que les lacunes que nous déplorons concernent non seulement des individus, mais en fait des types d'approche : l'approche phénoménologique, l'approche marxiste, l'approche sémiologique et l'approche structuraliste, par exemple, sont laissées pour compte. Sur le plan doctrinal comme sur le plan épistémologique, certaines prises de position de M. Kovach peuvent également surprendre. Par exemple, il soutient que la philosophie, en tant que science cherchant l'explication ultime des faits (pp. 83-84), se doit de ne pas nier ce dont elle se veut l'explication (p. 83), car la négation de certains faits ou de leurs conditions nécessaires, pour l'amour d'une théorie, est contraire à la nature et au but de la philosophie (p. 89) ; or l'expérience quotidienne et le témoignage de la conscience sont garants des faits, et l'auteur les invoque à l'occasion pour invalider des théories adverses (v.g. p. 94) ; cependant, tout en reconnaissant que pour l'expérience quotidienne il est faux que toutes choses soient belles (pp. 236 et

250), M. Kovach n'en soutient pas moins la transcendantalité de la beauté (pp. 236-250) et tente d'expliquer les choses dites laides comme des choses dont la beauté serait limitée ou imparfaite (pp. 250 à 264). Mais même si l'on contestait cette position, il n'en faudrait pas moins rendre hommage à M. Kovach pour sa façon de la soutenir ; car l'un des principaux mérites de son ouvrage est d'appuyer les positions qu'il adopte sur une série de raisons que l'on peut discuter et auxquelles, en cas de désaccord, l'on peut espérer faire rendre raison. Dans un domaine où il n'est que trop aisé de se contenter d'affirmations tonitruantes, cette démarche mérite d'être soulignée.

Guy BOUCHARD

Xavier LÉON-DUFOUR, s.j., *Dictionnaire du Nouveau Testament*, coll. Parole de Dieu, (21 × 15 cm), Paris, Éd. du Seuil, 1975, 514 p.

Il s'agit d'un instrument de travail d'un genre particulier, où des préoccupations d'ordre encyclopédique, théologique, philologique, historique sont prises en considération. Le but principal de l'A. est d'aider le lecteur à « trouver aisément la réponse aux premières questions que soulève le texte ». Le « non-dit » du Nouveau Testament peut être l'objet d'une foule d'interrogations dans l'esprit du lecteur : « (Le Nouveau Testament), dans son écriture, suppose connues de nombreuses réalités, parce qu'elles faisaient partie de l'environnement du temps : la terre et les hommes, l'histoire antérieure, le monde méditerranéen et l'héritage culturel, les aspects variés de l'existence : politique, juridique, économique, domestique, culturel, enfin les courants religieux et la foi d'Israël. Toutes ces données, ordinairement non explicitées dans le Nouveau Testament, sont pourtant indispensables au lecteur. Sur cet arrière-fond seulement le Nouveau Testament cesse de flotter sans attache avec le monde des humains » (pp. 7-8).

L'A. et ses collaborateurs ont choisi deux moyens pour atteindre le but qu'ils se sont fixé : rédiger un type d'« introduction » fort élaborée (pp. 15-92) et composer un « dictionnaire » proprement dit dont les rubriques portent un mot français, étroitement uni toutefois à tel mot grec de la langue du Nouveau Testament. L'*introduction* contient une masse de renseignements de tous ordres : on y passe de l'histoire à la géographie ; on y décrit les institutions économiques, politiques, religieuses qui avaient cours au temps de la rédaction du Nouveau Testament ; on y esquisse

les lignes d'une théologie biblique du Nouveau Testament. Les notices du dictionnaire proprement dit renverront souvent le lecteur à cette « introduction » qui ordonne minutieusement sous de nombreuses rubriques et sous-rubriques les informations que les notices du dictionnaire auraient pu exposer d'une manière trop parcellaire.

L'A. s'explique sur le choix des mots sous lesquels s'alignent plus d'un millier de notices: « Nous estimons que, sur les quelques 5 500 mots grecs du Nouveau Testament, nous avons retenu tous les termes (un millier et même davantage) qui requièrent une explication à quelque ordre qu'ils appartiennent: historico-géographique, archéologique, littéraire ou théologique; il s'agit donc d'un véritable *Dictionnaire*, exhaustif à ce point de vue » (p. 8).

Chaque notice indique autant que possible le ou les mots grecs du N.T. auxquels se rattache la notice, les divers sens que comporte le mot principal dans la langue du N.T. (et souvent dans la Septante), les références au texte où se trouve chacun des sens relevés. On trouvera dans ces notices une érudition philologique, historique et théologique de bon aloi. Les notices, qui ont le mérite d'être claires, rédigées dans une langue précise, sont toujours reliées étroitement au texte de l'Écriture. L'A. ne néglige pas du tout l'Ancien Testament, qu'il évoque dans la mesure où il est nécessaire pour l'intelligence du Nouveau Testament. Souvent les données d'ordre historique ou philologique, sémantique en particulier, ouvrent la voie vers l'élaboration d'une théologie biblique fort bien fondée sur le texte scripturaire.

À côté des nombreuses introductions au Nouveau Testament et des encyclopédies volumineuses, le présent ouvrage offre au lecteur français une mini-encyclopédie d'un nouveau style, aisément maniable, instructive et fort intelligente, où les matériaux sont aisément repérables. Le lecteur du Nouveau Testament aurait intérêt à garder sous la main un tel ouvrage, qui répondra à maintes questions qu'il se pose dans sa lecture courante du Nouveau Testament.

Paul-Émile LANGEVIN

Bertrand DE MARGERIE, s.j., *La Trinité chrétienne dans l'histoire*. (Théologie historique, n° 31) Paris, Beauchesne, 1975.

Le Père de Margerie est actuellement professeur à l'Université catholique de Lisbonne. Il nous livre dans cet ouvrage la mise à jour d'un cours qu'il a eu l'occasion de donner ces dernières années. Cette étude de la Trinité se caractérise principale-

ment par son intérêt pour le thème de l'Esprit et par sa préoccupation de souligner l'identité entre « Trinité économique et Trinité immanente » (p. 15).

L'ouvrage se présente en deux parties: d'abord une étude analytique et historique du développement du dogme trinitaire à travers les âges; ensuite, un essai de synthèse.

Le premier chapitre s'efforce de montrer comment, de l'Ancien Testament au Nouveau Testament, s'est opéré le passage de la foi en Yahvé à la foi au Dieu Père, Fils et Esprit. Nous avons particulièrement apprécié ses propos sur la révélation du Père dans le Nouveau Testament et, plus loin, ses quelques pages de synthèse d'études récentes sur la signification du titre johannique de Paraclet désignant l'Esprit: « Il semble bien que Jésus lui-même, puis saint Jean aient utilisé un titre pré-chrétien, tout en lui donnant une signification partiellement renouvelée, pour désigner la mission du Fils et celle de l'Esprit » (p. 59). « Jésus, en présentant l'Esprit-Saint comme l'autre Paraclet, nous le montre comme celui qui, avec et par ses disciples, lui rend témoignage sur terre, devant les tribunaux (Jo 15, 26-27); ce Paraclet est l'Esprit de Vérité dans un triple sens: il suscite la fidélité, un témoignage vrai en faveur de Jésus (par opposition aux faux témoignages: Dt 19,18; Pr 14,5; Mc 14, 55-59; etc.), et enfin il est le Souffle saint envoyé par la Vérité qu'est Jésus; par ce Paraclet, par cet Esprit de Vérité (Jo 14, 16-18), le premier Paraclet, Jésus lui-même, notre avocat céleste (I Jo 2,1) reviendra en quelque manière sur terre comme un consolateur qui ne laisse pas les siens orphelins (Jo 14, 16-18) » (pp. 61-62). L'auteur résume comme suit l'évolution du Nouveau Testament en ce qui concerne la révélation de la Trinité divine: « Jésus, présenté initialement comme le Fils de l'Homme, puis comme le Fils de Dieu, est finalement appelé le Fils; celui qui l'envoie est d'abord nommé Dieu, puis Dieu le Père, puis le Père; l'Esprit-Saint, qui initialement descend sur Jésus, est ensuite montré comme donné et envoyé par Jésus, et comme distinct et du Père et du Fils. Nous aboutissons ainsi à la formule de Mt 28,19: *de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* » (p. 72). Il s'empresse d'ajouter, avec raison, que ce n'est qu'à la fin du deuxième siècle que le Père, le Fils et l'Esprit seront comptés, i.e., dits « Trinité », et que c'est seulement au troisième siècle que ce thème de la Trinité sera considéré en lui-même.

Le Nouveau Testament avait présenté le Fils et l'Esprit comme appartenant « à la sphère de